



HAL
open science

Entre perpétuation et historisation : un “ passé qui ne veut pas passer ”

Marcel Tambarin

► **To cite this version:**

Marcel Tambarin. Entre perpétuation et historisation : un “ passé qui ne veut pas passer ”. Temps et Cultures, C.E.R.C.L.E. (Centre d'études et de Recherche sur les Civilisations et les Littératures Européennes) / ULCO (Université du Littoral-Côte d'Opale), Nov 2005, Boulogne-sur-Mer, France. hal-02098047

HAL Id: hal-02098047

<https://hal.science/hal-02098047>

Submitted on 12 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENTRE PERPETUATION ET HISTORISATION :
UN « PASSE QUI NE VEUT PAS PASSER » *

MARCEL TAMBARIN

Université de Bourgogne (Dijon)

En 1983, lors d'un colloque organisé à l'occasion du cinquantième anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis, le philosophe allemand Hermann Lübbe affirmait que l'intensité avec laquelle on s'intéressait au national-socialisme avait augmenté au fil des années¹ - et de se demander pourquoi il semblait y avoir une présence croissante de ce passé apparemment proportionnelle au nombre des années écoulées, et en corollaire pourquoi ce passé était moins présent – en tout cas à ses yeux - dans les débuts de la République fédérale.

Trois ans plus tard, en 1986, l'historien du fascisme Ernst Nolte publiait sur ce « passé qui ne veut pas passer » un article fameux, puisqu'il est à l'origine de la « Querelle des historiens » sur la singularité d'Auschwitz², dans lequel il reprenait, en se réclamant expressément de Hermann Lübbe, cette idée d'un passé qui non content de ne pas passer comme tous les autres semblait même gagner en présence, au point

* Communication présentée le 3 novembre 2005 au colloque international et pluridisciplinaire « Temps et Cultures » organisé par le Centre d'Études et de Recherches sur les Civilisations et les Littératures Européennes [CERCLE – EA 3601, dir. prof. Jacqueline Bel] de l'Université du Littoral - Côte d'Opale [ULCO] à Boulogne-sur-Mer du 3 au 4 novembre 2005. À quelques corrections de coquilles près, le présent texte est identique à celui qui devait figurer dans la publication toujours en attente des actes du colloque et n'a donc pas été actualisé. Note ajoutée le 12.04.2019, M. Tambarin, maître de conférences honoraire – ILCEA4 (marcel.tambarin@univ-grenoble-alpes.fr).

¹ Hermann Lübbe, « Der Nationalsozialismus im politischen Bewußtsein der Gegenwart », in: *Internationale Konferenz zur nationalsozialistischen Machtübernahme im Reichstagsgebäude zu Berlin - Referate und Diskussionen. Ein Protokoll.* (éd. Martin Broszat et al.), Siedler, Berlin 1983, p. 329-378 (repris et légèrement modifié sous le titre « Der Nationalsozialismus im deutschen Nachkriegsbewusstsein » in: *Historische Zeitschrift* 236 (3) 1983, p. 579-599, en part. p. 579).

² Cf. la documentation „Historikerstreit“: *die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der nationalsozialistischen Judenvernichtung*, Piper, Munich 1987 (trad. *Devant l'histoire : les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi* [éd. Luc Ferry et Joseph Rovin], Cerf, Paris, 1988).

– écrivait-il – de « s'établir quasiment comme présent » ou d'être suspendu au-dessus du présent comme une épée de Damoclès³.

En 1998 enfin, lors de la remise du Prix de la Paix des Libraires allemands, l'écrivain Martin Walser s'est lui aussi plaint, dans un discours qui a fait date, de l'omniprésence du passé, en exprimant son désir de « comprendre pourquoi, en cette décennie, le passé est présenté comme jamais auparavant »⁴. De même que Herrmann Lübke avait quinze ans plus tôt illustré son constat avec la médiatisation croissante du passé nazi, à l'exemple de la série *Holocaust* de 1979 qui avait de fait ramené le passé dans le présent de vingt millions de téléspectateurs allemands, Walser avait évoqué une « présence quotidienne » du passé dans les médias, ce qui avait été contesté à l'époque, mais qui le serait beaucoup moins en ces années de commémoration intensive – ceci pour poser comme acquis le fait que ce passé prend effectivement dans le présent une place sinon croissante, du moins tout à fait remarquable au regard de la brièveté de la période considérée et du temps écoulé.

On pourrait citer encore d'autres diagnostics similaires sur ce « passé qui ne veut pas passer » – l'expression a d'ailleurs fait florès au point d'en devenir quasiment un cliché – mais si Lübke, Nolte et Walser méritent une attention particulière, c'est à la fois parce qu'ils en sont les auteurs les plus éminents et parce que ce sont ceux qui ont le plus suscité la controverse – et le mot est faible pour les deux derniers – en donnant pour explication de cette présence du passé l'idée de son instrumentalisation à des fins on ne peut plus actuelles et partisans.

Bien que l'on ne puisse pas confondre *a priori* leurs intentions respectives, il est manifeste que tous trois aimeraient aussi que ce passé cesse d'empiéter sur le présent et qu'il reprenne en quelque sorte sa place de passé en bonne et due forme, sans provoquer d'interférences perturbantes avec le présent. Cette motivation, qui permet de rapprocher et d'analyser sous le même angle le discours du philosophe, de l'historien et de l'écrivain, inscrit aussi ces derniers dans une longue lignée, car ils sont loin d'être les premiers à exprimer cette revendication dans l'histoire de la République fédérale. C'est la raison pour laquelle il convient d'abord de replacer leurs interrogations et leurs revendications dans la continuité d'un discours de

³ Ernst Nolte, « Vergangenheit, die nicht vergehen will », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 6 juin 1986, repris dans „*Historikerstreit*“, *op. cit.*, p. 39.

confinement du passé dont l'apparition remonte à l'immédiat après-guerre, avant de montrer d'une part qu'il existe d'autres raisons que celles avancées en particulier par Lübke et Walser pour expliquer la contemporanéité de ce passé, et d'autre part que l'irritation ou l'impatience exprimée devant la forme particulière d'historisation de la période 1933-1945, c'est-à-dire d'intégration dans le passé historique (ou de non-intégration, voire de perpétuation en l'occurrence), n'est pas seulement fonction d'enjeux politiques ou moraux mais résulte aussi pour une bonne part des tensions variables entre les champs d'expérience et les horizons d'attente respectifs⁵

DE L'ANNEE ZERO A LA PERPETUATION APPARENTE DU PASSE

La première tentative de déclarer achevée et de considérer comme passée la période nazie est à la fois la plus connue, puisque l'expression « année zéro » s'est rapidement imposée, et la plus contestable finalement. Si elle a eu tant de succès, rhétorique du moins, c'est qu'elle suggérait l'idée qu'on pouvait remettre les pendules à zéro, comme s'il était possible d'annuler les douze années précédentes, d'abolir la période qui venait de s'écouler ou de faire du passé table rase.

Puis se sont succédées de nouvelles tentatives, parfois officialisées par des déclarations publiques comme celle du chancelier Adenauer dans son premier discours de politique générale de 1949, qui proposait de laisser « ce qui était passé être passé »⁶, ou par des débats parlementaires comme ceux de 1965, 1969 et 1979 sur la prescription des crimes nazis, et l'on pourrait en énumérer ainsi quelques autres jusqu'à 1990, où la réunification a semblé sceller la fin, cette fois-ci définitive, de l'après-guerre - ce qui n'a toutefois pas empêché le chancelier Schröder de proclamer derechef cette même fin lors des cérémonies commémoratives du débarquement de 2004...

Entretemps, et justement au moment où H. Lübke s'exprimait, est apparue un variante plus subtile, consistant à essayer de ramener en quelque sorte ces douze ans

⁴ Martin Walser, *Erfahrungen beim Verfassen einer Sonntagsrede*, Suhrkamp, Francfort 1998, p. 18.

⁵ Cf. Reinhart Koselleck, « "Champ d'expérience" et "horizon d'attente" : deux catégories historiques », in *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, éd. de l'EHESS, Paris 1990, p. 307-329 (éd. orig. *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Suhrkamp, Francfort 1979).

à leur juste proportion : soit en les « historisant », selon l'exigence exprimée par l'historien Martin Broszat en 1985⁷, c'est-à-dire en considérant ces douze années en fonction de la période qui les précède comme de celle qui les suit – sans favoriser la dimension « méta-historique »⁸ du nazisme et surtout en renonçant à privilégier une approche « présentiste » du passé, qui « considère le passé en ayant en vue le présent »⁹; soit en les « remettant à leur place », selon la proposition du ministre de la Justice de Saxe et candidat pressenti à la présidence Steffen Heitmann, affirmant en 1993 qu'il était temps de ranger, de classer le génocide dans l'histoire globale de l'Allemagne¹⁰.

Cette revendication du « Schlußstrich » comme l'appellent les Allemands, c'est-à-dire du trait qu'il conviendrait de tirer sur le passé nazi, traverse donc toute l'histoire de la République fédérale sans que jamais du reste (jusqu'à peut-être la réunification) le terme choisi pour solder ce passé ne puisse être légitimé, c'est-à-dire dire sans que jamais le moment choisi pour couper court à ce passé ne soit clairement justifié, et c'est du reste aussi pourquoi il n'est nullement sûr que ce discours s'éteigne de sitôt.

Toutes ces tentatives de confinement du passé se sont non seulement révélées vaines, mais même parfaitement contre-productives, car elles ont paradoxalement toujours provoqué l'effet inverse de celui qui était recherché, chaque appel à considérer ce passé comme révolu, ou du moins à lui assigner des limites permettant de l'isoler du présent n'ayant jusqu'alors abouti qu'à prolonger sa survivance. Plus de vingt ans après que Lübke a émis l'hypothèse d'un passé qui semble paradoxalement gagner en présence à mesure qu'il s'éloigne, force est de constater qu'elle continue de se vérifier puisqu'après la « Querelle des historiens » sur la singularité

⁶ Konrad Adenauer, *Regierungserklärung vom 20. September 1949*, in : Hans-Ulrich Behn (éd.), *Die Regierungserklärungen der Bundesrepublik Deutschland*, Olzog, Munich-Vienne, 1971, p. 24.

⁷ Martin Broszat, *Plädoyer für eine Historisierung des Nationalsozialismus* (1985), repris in: Hermann Graml / Klaus-Dietmar Henke (éd.), *Nach Hitler - Der schwierige Umgang mit unserer Geschichte. Beiträge von Martin Broszat*, Oldenbourg, Munich 1986, p. 159-173.

⁸ Cf. Dan Diner, « Perspektivenwahl und Geschichtserfahrung - Bedarf es einer besonderen Historik des Nationalsozialismus? », in Walter Pehle (dir.), *Der historische Ort des Nationalsozialismus*, Fischer, Francfort, 1990, 94-113, en part. p. 94.

⁹ Cf. François Hartog, *Régimes d'historicité – Présentisme et expérience du temps*, Seuil, Paris 2003, p. 18, en part. note 28 (p. 223).

d'Auschwitz de 1986, la présence du passé semble s'être encore amplifiée à la faveur de plusieurs débats successifs : à propos du livre de Daniel Goldhagen¹¹ puis de l'exposition sur les crimes de la *Wehrmacht* en 1996 et 1997, du discours de Walser en 1998, de la construction du « Mémorial de l'holocauste » inauguré en 2005 après dix ans de discussions intenses - pour ne rien dire des commémorations de 2004 et 2005 qui ont donné au passé une présence sans conteste inégalée. C'est ce qui permet d'affirmer que les Allemands, non seulement ceux qui ont vécu de manière consciente la période 1933-1945, comme Lübbe, Nolte et Walser, mais tous les Allemands, sont encore aujourd'hui d'une certaine manière les contemporains de la période du nazisme¹², ou comme l'écrivait Walser en 1979 : "Depuis Auschwitz, il ne s'est pas encore écoulé un jour"¹³.

SI LOIN, SI PROCHE : LA DIALECTIQUE DU PASSE

Lübbe, Nolte et Walser avaient pareillement étayé leur constat de la présence croissante du passé par son instrumentalisation politique et morale, c'est-à-dire par l'utilisation de ce passé comme argument-massue destiné à écraser toute contradiction. Bien que tous trois partagent une même volonté de désarmer l'adversaire en le privant d'un argument aussi commode qu'efficace, leurs combats ne sont pas les mêmes et il convient de rappeler brièvement les différences dans les mobiles soupçonnés par les uns et les autres derrière cette instrumentalisation.

Lübbe en attribue l'essentiel au mouvement contestataire des années soixante qui l'aurait utilisée pour saper la démocratie ouest-allemande précisément édifiée selon lui sur le principe d'une discrétion délibérée au regard du nazisme - discrétion « non-symétrique » certes, entre par exemple le professeur retour d'exil et ses anciens étudiants restés dans l'Allemagne nazie, mais discrétion néanmoins consensuelle.

¹⁰ Steffen Heitmann, « Man muß dem Normalbürger eine Stimme geben » (Interview avec Heribert Prantl), in: *Süddeutsche Zeitung* des 18-19 septembre 1993.

¹¹ Daniel J. Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler - Les Allemands ordinaires et l'holocauste*, Seuil, Paris 1997 (éd. orig. : *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, Knopf, 1996).

¹² Aleida Assmann, in: Aleida Assmann / Ute Frevert, *Geschichtsvergessenheit Geschichtsversessenheit - Vom Umgang mit deutschen Vergangenheiten nach 1945*, DVA, Stuttgart 1999, p. 26.

¹³ "Seit Auschwitz ist noch kein Tag vergangen " (Martin Walser, *Auschwitz und kein Ende*, repris in: *Über Deutschland reden*, Suhrkamp, Francfort 1988, p. 24-31, cit. p. 24).

Pour contester le régime de la RFA et le silence convenu sur le passé nazi qui l'aurait fondé, le meilleur moyen consistait donc à réduire l'histoire de la RFA à celle d'un nazisme mal surmonté et à utiliser le passé nazi comme arme politique¹⁴.

Nolte quant à lui part des mêmes prémisses que Lübke pour critiquer ceux qui ont intérêt à ce que ce passé continue de peser sur le présent, comme les jeunes générations, mais revient avant tout sur une idée déjà exposée précédemment sans grand retentissement¹⁵ et qui cette fois-là déclenchera un véritable scandale, à savoir l'antériorité du GULag par rapport à Auschwitz et surtout le fait que le génocide des juifs ait pu constituer en quelque sorte une réaction anticipée d'Hitler à la menace communiste. C'est cette idée précisément que Jürgen Habermas placera en exergue de son article¹⁶ contre les «tendances apologétiques dans l'historiographie allemande», dont la publication a véritablement mis en branle la «Querelle des historiens».

Walser enfin soupçonne une volonté de blesser, de maintenir les Allemands, lui le premier apparemment tant il se sent visé, dans la souffrance engendrée par la conscience de ce passé, et il faut rappeler qu'au moment où l'écrivain prononçait son discours, cela faisait bientôt quarante ans qu'il se confrontait personnellement à ce passé. Il faut aussi et surtout souligner que Walser raisonne, collectivement encore plus qu'individuellement, en termes historiques et qu'il défend une conception dynamique de l'histoire. Pour lui, l'Allemagne de 1998 n'est plus celle qui a été jugée à Nuremberg, et – à la différence de Günter Grass qui voyait dans la division une punition à jamais pour Auschwitz - il ne peut concevoir un passé pesant éternellement sur le présent ou brandi comme une arme qui ne s'éteindrait jamais.

Il est pourtant d'autres raisons que l'instrumentalisation politique ou morale pour expliquer les interférences du passé avec le présent. Sans même parler des

¹⁴ Hermann Lübke, *op. cit.*, p. 592. Il faut toutefois préciser que pour Lübke l'expansion du passé découle aussi d'une perversion de la civilisation moderne fixée d'une manière de plus en plus de plus obsessionnelle sur le passé, au détriment du présent qui se réduirait comme une peau de chagrin, cf. un condensé de ses positions dans : Hermann Lübke, «Zeit-Erfahrungen : Sieben Begriffe zur Beschreibung moderner Zivilisationsdynamik», in : *Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse*, Jg. 1996, Nr. 5 (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mayence), p. 5-37, en part. p. 12-16 («Gegenwartsschrumpfung»).

¹⁵ Cf. Ernst Nolte, «Zwischen Geschichtslegende und Revisionismus? Das Dritte Reich im Blickwinkel des Jahres 1980», in *Historikerstreit, op. cit.*, p. 13-35.

mouvements d'extrême-droite, voire ouvertement néo-nazis, des votes extrémistes, des violences antisémites ou xénophobes dont chaque manifestation ne peut que rappeler le passé, on peut d'abord avancer la thèse défendue par Alexander et Margarete Mitscherlich¹⁷, qui pose le refoulement comme réaction d'autodéfense face à une réalité insoutenable et qui explique donc un retour ultérieur du passé refoulé pouvant parfois aller jusqu'à la hantise. Qu'on adhère à la thèse du refoulement, même dans une version plus métaphorique que psychanalytique¹⁸, ou qu'on la conteste, comme Lübbe qui défend celle de la discrétion volontaire ou comme les historiens qui ont battu en brèche cette dernière thèse du silence consensuel en mettant en évidence une active « politique de la mémoire » et du silence imposé¹⁹, l'effet reste le même : faute d'avoir été assumé en son heure, ce temps que l'on croyait pouvoir occulter a conservé toute sa charge d'actualité et demeure prêt à fonctionner comme présent pour peu qu'un événement marquant, comme par exemple la sortie d'un livre ou d'un film, vienne le réactiver. On pourrait encore y ajouter la fin de quelques d'illusions permettant de croire qu'on pourrait tourner la page et bannir le passé : à commencer par l'illusion que la Deuxième Guerre mondiale était elle aussi une de ces guerres qui autrefois s'achevaient par un pardon général, c'est-à-dire une amnistie, souvent liée à l'injonction de l'oubli, c'est-à-dire à l'amnésie forcée – alors que la « rupture de civilisation » représentée par Auschwitz lui donnait une dimension nouvelle -, pour finir par l'illusion d'une solution naturelle qui ferait s'évanouir ce passé avec la disparition des générations directement concernées.

Mais il existe une explication qui peut subsumer les autres et qui nous est d'ailleurs suggérée par H. Lübbe lui-même, pour lequel il est évident que l'intérêt pour le passé national-socialiste a augmenté non pas malgré mais bien à cause de l'éloignement croissant qui nous en sépare, car pour lui, le changement du rapport au

¹⁶ Cf. Jürgen Habermas, « Eine Art Schadensabwicklung – Die apologetischen Tendenzen in der deutschen Zeitgeschichtsschreibung », in *Die Zeit* n°29 du 11 juillet 1986, repris dans *Historikerstreit*, *op. cit.*, p. 62-76.

¹⁷ Alexander et Margarete Mitscherlich, *Die Unfähigkeit zu trauern*, Piper, Munich 1977 (1ère éd. 1967), trad. *Le deuil impossible : Les fondements du comportement collectif*, Payot, Paris 1972 (rééd. 2005).

¹⁸ Comme Enzo Traverso, *Le passé, mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, La Fabrique, Paris 2005, p. 43-44, qui s'inspire lui-même du schéma proposé par Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy*, Seuil, Paris 1990 (1^{ère} éd. 1987), p. 19.

¹⁹ Cf. Norbert Frei, *Vergangenheitspolitik - Die Anfänge der Bundesrepublik und die NS-Vergangenheit*, DTV, Munich 1999 (1^{ère} éd. 1996).

passé nazi se trouve intimement lié au changement de génération et à l'apparition du mouvement étudiant des années soixante. En partant des mêmes prémisses, il est toutefois possible d'arriver à une conclusion sensiblement différente. La rémanence ou plutôt la résurgence du passé peut en effet aussi s'expliquer par le fait qu'il est paradoxalement plus facile d'approcher le passé après avoir pris ses distances, ce qui explique que les jeunes Allemands des années soixante et encore plus ceux d'aujourd'hui aient moins d'appréhension à se frotter à une période dont les séparent plus de deux générations : alors qu'il était pour ainsi dire vital pour les contemporains de 1945 d'afficher la rupture que symbolise l'« année zéro », le risque d'implication personnelle entretemps presque inexistant des nouvelles générations leur permet en 2005 de revenir sur le passé et à tout le moins de mieux tolérer sa présence persistante.

HISTORISATION ET HORIZON D'ATTENTE

Si la présentification du passé est fonction du temps écoulé, cela signifie aussi que l'écart entre les attentes quant à son historisation d'une part et sa contemporanéité effective d'autre part n'a cessé de croître et à tout le moins qu'il ne s'est pas réduit. Et même si beaucoup se sont faits à l'idée qu'on ne pourrait pas se débarrasser de ce passé aussi rapidement qu'on a pu se le figurer au début de la République fédérale, cet écart reste une source de dissonance.

A mesure que le temps passe et que croît la distance qui nous sépare de la période nazie, augmente en effet la divergence entre ce passé tel qu'il a pu être vécu par ceux qui en ont été les contemporains et tel qu'il leur est présenté ou tel qu'il leur apparaît en 1985, en 1995 ou en 2005. C'est Walser qui, au début de son roman *Une source vive*, paru en 1998, a exprimé cette divergence, voire cette incompatibilité entre le passé et le présent par les phrases suivantes : "Aussi longtemps que quelque chose est, ce n'est pas ce que cela aura été. Quand quelque chose est passé, on n'est plus celui à qui c'est arrivé."²⁰ Ces deux phrases postulent en d'autres termes une différence fondamentale entre le passé et le présent, entre ce qui a été vécu et ce que

²⁰. "Solange etwas ist, ist es nicht das, was es gewesen sein wird. Wenn etwas vorbei ist, ist man nicht mehr der, dem es passierte." (*Ein springender Brunnen*, Suhrkamp, Francfort 1998, p. 9, trad. M. T.).

l'on en sait après coup, entre celui qui a vécu les événements et celui qui les relate ou qui les remémore.

Walser, né en 1927, et qui appartient donc à la génération de Lübke (né en 1926) et de Nolte (né en 1923) – c'est-à-dire celle des Allemands qui ont été socialisés sous le nazisme, mais sans pour autant pouvoir être accusés de porter une part de responsabilité autre que marginale dans l'instauration du régime, se trouvent confrontés à une irruption dans le présent d'un passé qui ne leur apparaît pas être le leur - pour la raison, selon Walser, que ce passé leur apparaît surtout conditionné par le présent qui l'utilise comme faire-valoir. C'est ce qui amènera Walser à prononcer son discours de 1998 pour défendre le roman qu'il venait de publier et auquel un critique reprochait de ne pas même faire mention d'Auschwitz – alors que Walser voulait précisément dans ce roman raconter « le passé comme si c'était le présent » , c'est-à-dire comme il l'avait vécu entre six et dix-huit ans – et non comme il avait appris ensuite à le connaître.

Dans le cas précis de Walser, c'est non seulement son espace d'expérience qui subit une modification telle que ses expériences lui sont en quelque sorte aliénées, mais aussi ses attentes qui ne cessent d'être déçues. Walser, qui a quand même toujours affronté ce passé, et même à une époque où cela n'était pas courant (comme en témoigne son essai *Unser Auschwitz* de 1965), désespère en effet de voir la fin de cette confrontation alors même qu'il touche au terme de sa vie et que son horizon d'attente, à la différence de celui des jeunes générations, se ferme inexorablement. Or si c'est bien la tension entre champ d'expérience et horizon d'attente qui engendre le temps historique²¹, un horizon d'attente qui tend vers zéro, c'est-à-dire qui s'éloigne au point de devenir inaccessible, crée une tension maximale, au point que « l'engendrement du temps historique semble comme suspendu »²².

Ce qui vaut sur le plan individuel peut-il aussi valoir sur le plan collectif? Lors de la « Querelle des historiens », des voix s'étaient une fois de plus fait entendre qui demandaient si l'Allemagne avait encore un avenir en restant ainsi dans l'ombre

²¹ Cf. Reinhart Koselleck, *op. cit.*, p. 314.

²² François Hartog, *op. cit.*, p. 28.

de son passé. En d'autres termes : si la fixation sur le passé ne risquait pas d'obérer l'horizon d'attente collectif. Cette question avait son origine dans l'impression d'une disproportion entre 12 ans de national-socialisme et les 40 ans écoulés depuis 1945. Déjà souvent posée auparavant, 10 ans, 20 ans, 30 ans après la chute du régime nazi, elle continuera de l'être par la suite et se pose encore après maintenant 60 ans d'un après-guerre qui a longtemps pris à cet égard l'apparence d'un temps mort de l'histoire.

Or plus le temps passe, plus il paraît inconcevable non seulement que les Allemands restent à jamais obnubilés par ces douze funestes années, mais qu'il n'y ait pas un moment où une durée suffisante aurait été atteinte qui permettrait de les historiser. Et s'il était trouvé encore en 1986 des historiens comme Heinrich August Winkler²³ pour se faire l'écho très critique de ces interrogations sur l'avenir de l'Allemagne, Hans-Ulrich Wehler, un de ses collègues tout aussi peu suspect de vouloir tirer un trait sur le passé²⁴, leur avait donné davantage de légitimité en demandant quelques années plus tard combien de décennies de mise à l'épreuve pouvaient sinon compenser, du moins relativiser un tel passé²⁵. Car il semble bien, comme l'observait l'historien Christian Meier²⁶, qu'il existe un délai biologique de 40 ou de 50 ans correspondant au renouvellement des générations et susceptible de produire une césure dans le rapport au passé. Encore isolée en 1990, cette observation n'est plus guère contestée en 2005, au moment où disparaissent les derniers représentants de la génération qui a vécu cette période de manière consciente et responsable. Pour autant, cette présence du passé semble pour l'heure n'avoir toujours pas de terme en Allemagne et l'on conçoit qu'elle puisse exercer un effet paralysant – alors que d'autres pays comme la France s'accommodent plus

²³ Heinrich August Winkler, « Auf ewig in Hitlers Schatten ? », in : *Frankfurter Rundschau* du 14 novembre 1986, repris dans *Historikerstreit*, op. cit., p. 256-263, en part. p. 256.

²⁴ Cf. Hans-Ulrich Wehler, *Entsorgung der Vergangenheit ? Ein polemischer Essay zum « Historikerstreit »*, Beck, Munich 1988.

²⁵ „Wie viele Jahrzehnte muss man ein honoriges Leben führen, um diese Jahre zwar nicht wettzumachen aber doch zu relativieren?“, Hans-Ulrich Wehler, « Nationalsozialismus und Historiker », in : Winfried Schulze et Otto G. Oexle (éd.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Fischer, Francfort 1999, p. 306-339 (cit. p. 335).

²⁶ Christian Meier, « Sind vierzig Jahre genug ? », in *Vierzig Jahre nach Auschwitz*, Beck, Munich, 1990, p. 36-37.

facilement de leur passé gênant²⁷. On conçoit donc aussi que les Allemands, pour se libérer de son emprise, aient ressenti le besoin de connaître le terme de ce passé, voire qu'ils aient souvent été tentés de le proclamer eux-mêmes et restent tentés de le faire.

Cette aspiration se heurte toutefois à un obstacle de taille, car il n'appartient pas aux Allemands de fixer ce terme dans la mesure où ce passé ne leur appartient pas en propre et surtout dans la mesure où, loin d'obéir à une temporalité unique, ce passé relève de temporalités très différentes : de même que celle des contemporains du nazisme se distingue de celles des générations postérieures, celles de l'Allemagne ne se recoupe pas avec celles des pays voisins, ni celle des victimes avec celle des bourreaux... Face à la coexistence de ces multiples temporalités discordantes, les tentatives unilatérales de solder ce passé ne peuvent donc que se révéler vaines.

On peut du reste aussi penser que, par-delà les temporalités propres aux uns et aux autres, ce passé-là constitue un passé hors normes, qui relève de la longue, voire très longue durée et que l'historisation du nazisme ne peut se faire à la mesure d'une vie humaine, mais seulement pour ainsi dire sur le mode atomique, à la mesure de la demi-vie de ces isotopes radioactifs à grande longévité. Et ce, non pas seulement parce qu'il y a encore des contemporains du nazisme vivants et que ce passé restera présent sans doute aussi longtemps que vivront des personnes ayant connus ces derniers témoins directs, mais surtout parce que ce passé-là revêt une dimension universelle et que cette dimension méta-historique lui confère une sorte d'imprescriptibilité mémorielle.

²⁷ Cf. Dimitri Nicolaidis (dir.), *Oublier nos crimes - l'amnésie nationale: une spécificité française?*, éd. Autrement, Paris 1994.